

respectueux et galant avec Lia. Et Lia commençait à songer : — Il est très bien, tout à fait bien ; et puis il n'a avec moi ni les manières d'Otto qui était trop à son aise, ni celles de Pétrus qui était réservé à l'excès : peut-être n'aura-t-il pas leur cruelle indifférence.

M. Mikils fit, dans l'église évangélique, un sermon sur le libéralisme de Jésus-Christ, qu'il appelait tour à tour « Christ » et « Jésusse ». Il fut éloquent comme une belle pluie d'octobre.

Lia l'ayant complimenté :

— Oh ! fit-il, rien ne pouvait plus me réjouir que l'approbation d'une âme sainte comme la vôtre. Et d'ailleurs, le dirai-je ? c'est pour vous seule que j'ai parlé.

Lia fut charmée. Mais le jour même elle surprit, au tournant d'un couloir, M. Mikils baisant les mains de Kate qui se défendait mollement.

Lia, cette fois, ne pâlit même plus. Le lendemain elle gronda Kate bien fort, tout en l'embrassant, et lui remontra l'énormité de sa conduite. Sur le conseil de sa grande sœur. Kate, abîmée de contrition, alla se jeter aux pieds de M. Pétermann et lui confessa son crime et son amour. Et trois semaines après elle était l'heureuse épouse du pasteur Mikils.

*
* *

Une année entière se passa sans qu'aucun prétendant sérieux se présentât chez M. Pétermann. Il lui restait cinq filles à marier (il ne comptait plus Lia). Certes, elles étaient jolies et bien élevées : mais il ne pouvait donner à chacune que vingt mille francs de dot, et ce n'est guère par le temps qui court.

Alors Mme Pétermann se demanda : « Qu'eût fait notre bon Agrippa ? » Et sans doute une voix intérieure lui répondit, car un beau matin la tribu fit ses malles et partit pour un grand voyage d'exploration. M. Pétermann promena sa troupe dans toutes les villes où il avait, parmi ses coreligionnaires des parents ou des amis. Cette tournée réussit